

# LE FANTASQUE.

N. AUBIN, Rédacteur, } PROPRIÉTAIRES. { No. 46, Rue Gront, St. Roch.  
W. H. ROWEN, Imprimeur, } { No. 7, Rue des Prairies, St. Roch.

*Je n'obéis ni ne commande à personne, je vais ou je veux, je fais ce qui me plaît, je vis comme je peux et je meurs quand il le faut.*

Vol. 3. Québec, 23 Septembre, 1841. No. 78.

## MÉLANGES.

### LE BILLET (Suite et fin.)

A ces mots, il franchit une baie qui le séparait du grand chemin le long duquel serpentait la Loire. Un paysan se rencontra sur sa route ; il l'envoya auprès du blessé. Après quoi, il rejoignit sa voiture qui l'attendait à quelque distance, et partit au galop vers Orléans.

La compagnie ne s'était pas séparée, et les bougies luttèrent encore contre les blanches clartés du matin, lorsque le bruit se répandit parmi les gens de la fête que le comte de Varennes venait d'être transporté au château presque mort et ensanglanté. A cette nouvelle, les derniers sons de la valse s'arrêtèrent, les fleurs se fanèrent sur tous les fronts, les rires les plus joyeux expirèrent. Toute la compagnie se précipita vers la chambre du comte qui râlait sur son lit. On n'avait point de médecin. Pendant qu'un des conviés courait à franc-étrier pour chercher du secours au village voisin, un autre bandait de son mieux la blessure du moribond. De Varennes était en proie à cet étouffement qui précède la mort de quelques instans. On ouvrit les fenêtres, et, sur l'observation du maître de la maison, la foule évacua peu à peu la chambre pour donner de l'air au blessé. Il ne resta au pied du lit que Mme de G.... et la maîtresse désolée du jeune homme qui obtinrent la faveur de veiller sur lui jusqu'à l'arrivée du médecin.

Les deux femmes gardèrent un instant le silence que Mme de G... rompit la première.

—Madame, dit-elle à sa rivale, vous pouvez vous retirer. Le bal vous a sans doute fatiguée, et vous devez avoir besoin de sommeil ; je veillerai auprès de M. de Varennes.

—Je ne me sens nulle envie de dormir, reprit Mme de B... Pour peu que vous désiriez prendre du repos, je resterai au chevet du blessé.

—Vous ne songez point, fit Mme de G..., que tout ceci peut vous compromettre ; moi seule puis rester dans cette chambre sans danger.

—Que voulez-vous dire, madame ?

—Que l'on supposera peut-être que vous n'avez point voulu vous éloigner de M. de Varennes parce que ce jeune homme est votre amant.

—Ah ! madame ! dit Mme de B.... en pâlisant.

— J'avoue que ce ne sera là qu'une supposition pour le plus grand nombre car moi seule ai la preuve de ce que j'avance.

Ici le comte fit un mouvement, ouvrit les yeux et murmura quelques mots vagues que sa bouche n'eut pas la force d'achever.

Mme de B... étouffa un sanglot et reprit :

— Au pied de ce lit funèbre, je n'aurai pas la force d'engager une lutte de mots et d'adresse avec vous. Oui, madame, j'ai aimé, ou plutôt j'aime M. de Varennes ; vous le saviez depuis longtemps, et j'en ai la preuve. Je n'ignorais pas non plus que vous vous sentiez entraînée vers lui par un penchant qui me servira d'excuse auprès de vous. Le voilà sans doute perdu pour nous deux ; serez-vous plus inexorable que la mort qui vous venge, et me rendrez-vous ce billet qui peut achever de me perdre ?

Pendant cette scène, le comte s'agita plusieurs fois ; une sueur froide mouilla son front, sur lequel parurent rapidement, comme un nuage, les teintes livides de la mort ; puis il poussa un soupir étouffé, et un repos éternel succéda à son agitation : il avait cessé de vivre.

Mme de B... se cacha le visage dans les rideaux pour étouffer ses cris désespérés qui essayaient de se faire jour à travers des flots de larmes. Quand cette première crise fut passée, elle se tourna vers sa rivale, et la voyant froide et impassible devant cette scène lamentable, elle se jeta à ses pieds.

— Madame, lui dit-elle, au nom du ciel, au nom de tout ce que vous aimez, grâce, pitié, ne me perdez pas ! Je vous ai offensée, je le sais, mais je vous en demande pardon à genoux. N'est-ce pas assez pour votre vengeance de me voir humiliée et suppliante ? Votre ressentiment ira-t-il plus loin encore ? Ne craignez-vous pas d'outrager la mémoire de M. de Varennes, en me poursuivant sans relâche ? Ah ! madame ! je pleure, je vous implore, je m'accuse ! Rien ne peut donc vous désarmer ? Songez que tout est fini pour moi si ce billet que vous tenez passe en des mains étrangères !

Sa rivale l'interrompit.

— Ne craignez point, madame, que ce billet passe jamais en des mains étrangères, je l'ai remis cette nuit à votre mari, et c'est votre mari qui a tué votre amant.

A cette terrible révélation, Mme de B... poussa un cri de désespoir ; égarée hors d'elle-même, elle courut à la fenêtre et se jeta dans la Loire qui coulait au pied du pavillon.

---

## BOITE DE PANDORE.

(Pour le Fantasque.)

[Nous nous hâtons de mettre devant nos lecteurs une lettre que nous écrit Kingston notre ancien correspondant, l'APPRENTI IMPRIMEUR, aujourd'hui l'ASSAN, dont le public s'est sans doute ennuyé autant que nous. Cet empressement de notre part lui démontrera combien nous nous intéressons à ses progrès et portera, nous l'espérons, à ne pas négliger ses amis aussi long-temps.]

Kingston, 18 Sept. 1841.

IMPRESSIONS DE VOYAGE.

Comme il est d'usage dans les grands pays, que les grands hommes publient les impressions qu'ils reçoivent en voyageant, il n'est donc pas étonnant qu'

petit homme, d'un petit pays, publie les siennes ; les grands hommes, les grands écrivains, ne peuvent, dans leur grandeur, voir les choses que de haut, donc les petits ne peuvent les voir et les juger que du bas. Ceux-ci se servent de leur sujet pour se tirer de l'obscurité, et les premiers tirent de l'obscurité les sujets qu'ils traitent. Ainsi de chaque bord il y a du bon ; parce qu'il vaut autant voir les choses du bas que du haut, pourvu qu'on les voie bien. Tudieu ! comme je parle ! Ma foi, on a péché beaucoup en ne me nommant pas membre de la chambre, car j'ai toutes les bonnes dispositions pour devenir un bon représentant, une forte opinion de moi-même, un bon appétit, un grand penchant à la flânerie, un amour extrême pour les places qui rapportent beaucoup d'argent et exigent peu de travail ; tout enfin, eût assuré mes commettants que je n'eus point donné mes votes, sans avoir de bonnes raisons, comme dit le jeune-antique Mr. Barthe. Car, comme de raison, pour donner son vote il faut avoir une raison... de bourse... de ventre... d'honneur... n'importe laquelle, on en a toujours une ; c'est là le curieux de la chose, et ce n'est pas aux curieux à y mettre le nez. Mais, bah, me voilà déjà écarté et je n'ai pas encore commencé à voyager, je rétrograde donc pour entrer en matière.

Eh bien, il est donc bon que tous sachent, que le 11 Juillet de l'an de grâce 1841, le *Canada* (qui, comme le pays, son pseudonyme, cherche à se soutenir contre les *Colborne* et les *Sydenham*, me reçut à son bord, pour me transporter vers le champs Elisées du Canada, Catarakoui dit Kingston. Philosophiquement assis sur mon coffre, ma pipe à la bouche, les deux mains dans les poches de mon paletot, j'observai ce qui s'offrait à ma rue dans cet hôtel mouvant, qu'on appelle bateau-à-vapeur. Ici est l'émigrant, morne et silencieux : là, est l'insouciant voyageur canadien, un ruban à son bonnet qui danse et chante, comme s'il ne vivait pas continuellement dans la misère ; plus loin, sur l'arrière, se promène, d'un air important, celui qui vient de prendre un copieux souper dans la chambre : puis je considérais le spectacle de ce bateau marchant rapidement dans l'ombre en lançant dans les airs une colonne de fumée et d'étincelles ; ces paysages, ces sites pittoresques, ces églises environnées de petites maisons planches assises sur un tapis de verdure, qui s'offrent soudainement à vous et puis disparaissent dans le lointain ; les flots qui fuient en mugissant sous la puissante roue mue par la vapeur ; la lune silencieuse qui jette sa pâle lumière sur cette masse d'eau qui s'étend à vos pieds et lui donne une teinte argentée ; je considérais tout cela avec l'ébahissement d'un jeune gars qui n'a jamais vu que le clocher de sa paroisse. Tout en considérant, observant, réfléchissant, le lendemain matin je me trouvais à Montréal, déjeunant, comme un prince, à la table d'hôte d'une petite auberge.

Et, tout comme si j'avais couché au plus superbe hôtel, le matin de la journée suivante, un carrosse trainé par quatre chevaux, m'éloignait, en compagnie de dames, de prêtres, d'officiers du gouvernement et d'hommes-de-cage, de la ville qui vit dans son sein les sanglantes exécutions ordonnées par la cour martiale d'affreuse mémoire et près avoir voyagé, par terre et par eau, l'espace d'une journée et demie, je vis la place où eut lieu l'affaire de Prescott. Le moulin-à-vent où une poignée de braves commandés par le héros Von Schoultz, tint en échec si long-temps toutes les forces réunies des loyaux de Prescott, de Kingston et des places environnantes, est reconstruit, mais les maisons qui en sont près offrent encore leurs murs noircis aux yeux des voyageurs, qui sont

ici agités par des sentiments bien différents. Ceux qui se disent loyaux par excellence, sont joyeux et fiers en se racontant les barbaries exercées par les troupes anglaises, les hommes bien nés soupirent après la liberté et déplorent tristement la fin malheureuse de ses défenseurs, dont le Colonel Prince, l'innocuité incarnée, fit une si belle et glorieuse *chasse*, après les avoir fait prisonniers. Enfin, après avoir vu les milles isles, d'où le fameux Bill Johnson, avec une douzaine d'hommes, fit tant de peur aux anglais, je débarquai à Kingston la ville bien aimée de milord Sydenham, le Grand Turc du pays.

Il est vrai que pour un Poulet il ne pouvait choisir une ville plus à son goût puisque c'est une ville remplie d'oies, je vous prie de ne faire aucune allusion aux honorables membres dont elle est aussi remplie, la majorité d'eux sont tous au plus de beaux dindons parés des plumes du paon, j'aime à dire la vérité, rien n'est beau et laid, comme le vrai.

L'hôpital où nos savants docteurs sont venus discuter les maux du pays, est un assez joli bâtiment, situé au milieu des champs. Milord Poulet a choisi cet endroit exprès pour inspirer de la loyauté aux membres rebelles. Elle est entourée de maisons Carrées, des quelles on peut bombarder joliment la chambre d'Assemblée ; chaque matin milord Poulet avait le soin d'envoyer la cavalerie ou l'artillerie manœuvrer à la vue de nos représentants, car la place d'Armes est aussi à la porte de la chambre, et j'attribue à cette dose de loyauté qu'ils prenaient chaque matin, les votes étonnants de plusieurs des chauds patriotes, sur lesquels elle paraît avoir eu un effet merveilleux, il est vrai que ce sont des arguments contre lesquels on ne peut pas résister. Ça, et les diners, ça nous change la conscience d'un homme en peu de temps, demandez plutôt à Mr. Taschereau, qui peut nous en dire long sur ce sujet.

La cage de milord Poulet est située au milieu d'un petit bois, près du Pénitencier, en dehors de la ville, là aussi est son sérail, dont l'une des demoiselles d'honneur, dit la chronique scandaleuse de Kingston, est passée aux Etats-Unis pour de grosses affaires. L'entrée en est défendue par une petite bâtisse en pierres percée de meurtrières.

*La fin au prochain numéro.*

Madame Fitzwilliams et Mr. Buckstone ont donné hier leur première représentation au théâtre. Nous engageons les amis de la gaîté à ne pas laisser passer, sans en profiter, l'occasion bien rare ici de se désopiler la rate à leur aise. Madame Fitzwilliams est une actrice comique parfaite ; elle se ploie à toutes les exigences du genre qu'elle a embrassé, avec une versatilité qui ne laisse rien à désirer. A un jeu vif, naturel, animé, elle joint une jolie voix bien exercée qu'elle accompagne agréablement sur la guitare, la harpe, le piano (sur ce dernier instrument au parfait.) Comme on le voit Me. Fitzwilliams mérite l'encouragement public ; car outre d'éminents dons naturels il lui a fallu des études opiniâtres, consciencieuses pour arriver à son degré de perfection. Les deux petites pièces qu'elle a jouées ont été écrites pour elle par Mr. Buckstone et sont adaptées à ses moyens. Dans notre prochain nous en parlerons peut-être plus au long. Mr. Buckstone joue lui-même avec beaucoup de verve et par son jeu d'acteur ne contribue pas peu à ses succès comme auteur. Ils répètent le même spectacle ce soir.

**J** B. CORRIVEAU, CHAPELIER, No. 15, rue Lamontagne, second magasin en dehors de la porte Prescott, a reçu un lot de redingottes et manteaux de caoutchouc, (macintosh) imperméable, et tient constamment chapeaux et casquettes aux dernières modes.